

GEORGE ORWELL

ECRITS POLITIQUES 1928-1949

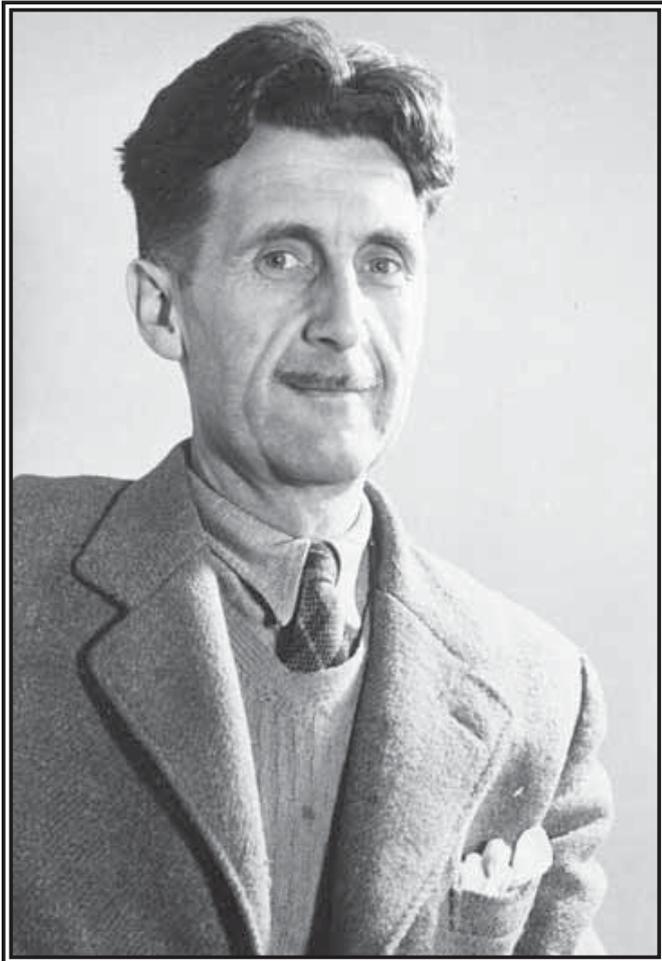
*Freedom is the freedom to say that two plus two make four.
La liberté, c'est la liberté de dire que deux plus deux font quatre*

George Orwell, c'est un combat de toute une vie. Comme le négatif d'une photographie, le portrait de cette figure essentielle de la littérature anglaise et mondiale se comprend par contraste, à l'opposé de ce qu'il a toujours refusé d'être : un instrument de la violence d'Etat, un nostalgique de l'Empire, un soldat qui matraque l'indigène ou le gréviste. Car il a fondé sa vie et son œuvre sur l'espoir de voir renaître sur les cendres encore chaudes de la société victorienne et sur l'Empire britannique déjà moribond, un monde de fraternité régulé par la justice et l'équité. Pour le combattant de chaque instant, l'objet de la lutte n'est pas dissociable de son existence. Il vit au quotidien en compagnie de son meilleur ennemi. Pour George Orwell, il s'incarne symboliquement dans la figure de marbre de Winston Churchill, l'aristocrate aux mains puissantes.

Les "Ecrits politiques" regroupent des articles de presse, des Tribunes et des extraits de correspondances inédites. Ils sont classés chronologiquement et permettent de cheminer par thématiques tout au long de la première moitié du XXe siècle et de l'évolution souvent chaotique de l'écrivain qui invente une forme de littérature politique. George Orwell observe et dénonce une Angleterre parfois méconnue, celle qui maltraite et abandonne ses propres sujets dans la misère la plus noire.

Eric avant George

Si George Orwell avait été un écrivain français et si la formule n'était pas réservée, on aurait pu dire que le siècle avait trois ans lorsqu'il est né. Mais puisqu'il est sujet britannique, le début du XXe siècle ne suit pas la logique des nombres mais celle des couronnements, de la mort des souverains et des batailles impériales. George Orwell voit donc le jour après l'interminable règne de la Reine Victoria et tout juste après la guerre des Boers, laquelle marque la première défaite coloniale significative et annonce la chute à longue détente de l'Empire. L'agonie traînera pendant toute la vie de l'auteur, jusque dans les années 50. George Orwell ne sait pas encore qu'il en sera l'un des observateurs le plus attentifs. Il ne sait d'ailleurs pas davantage qu'il s'appellera un jour ainsi. Car ses parents le baptisent Eric Arthur. Et sa famille, stéréotype même de la "middle class" coloniale, est connue aux Indes sous le nom de Blair. Son grand-père y faisait le commerce du teck et son père celui de l'opium qu'il exporte à Shanghai. Lors du retour en Angleterre, le foyer s'installe près de la mer que l'on contemple avec nostalgie. Comme tous les enfants de son âge et de sa condition sociale, Eric n'échappe pas à la pension pour garçons (Boarding School). Il en conservera une haine viscérale de la saleté, des humiliations physiques et des entraînements sportifs qui ne sont qu'un avant-goût de la vie militaire. Les



écoles de prestige sont des machines à fabriquer des soldats pour la défense de l'Empire. Exceptionnellement brillant, il obtient une bourse pour l'une d'entre elles, Eton, habituellement réservée aux aristocrates comme Churchill. Mais il s'y laisse vivre et ses résultats déçoivent. La perspective d'Oxford s'éloigne alors, et le retour aux frontières du Raj Indien est programmé. L'intégration douloureuse dans la police birmane est à la source d'un roman au goût de pamphlet ("Histoires birmanes"), où il décrit une administration coloniale dépassée et corrompue qui traite avec inhumanité la population locale, dont elle renforce maladroitement le sentiment indépendantiste. Eric fustige la présence de l'homme blanc en Asie. Il finit par refuser toute complicité avec ce système répressif et regagne la Grande-Bretagne.

Une société ravagée par le chômage et la pauvreté l'y attend. Alors que Winston Churchill est

occupé à mater les grèves de 1926, Eric n'a qu'un seul objectif : plonger au plus près des limbes de la déchéance sociale. Il troque ses vêtements contre des hardes et revêt ainsi l'habit du franciscain laïc pour suivre tous ceux qui n'ont plus d'autre solution que d'errer de foyer en foyer pour un maigre repas. Il les suit au fond de leur cellule sordide et en rapporte une description poignante dans un article paru en France en 1929 (p.7) pour fuir la censure anglaise. Il y décrit les casernes (lodging houses) à l'usage des plus pauvres. *"Les asiles sont éloignés les uns des autres de vingt kilomètres, et il est interdit à quiconque de s'y faire héberger plus d'une fois par mois", "des fonctionnaires en uniforme molestent les vagabonds, les mènent à la baguette et ne manquent aucune occasion de leur rappeler qu'en pénétrant dans le workhouse ils ont fait abandon de tous leurs droits, de toutes leurs libertés". "Presque tous ont les pieds déformés et couverts de plaies (...) Les vieillards n'ont plus que la peau sur les os"*. Dans ce texte, l'auteur décrit aussi les trottoirs de Londres comme la prochaine étape de la descente aux enfers de celui qui était autrefois ouvrier et sans doute soldat dans les tranchées. Les anciens héros anonymes de la Bataille de la Somme et des tranchées meurent dans les caniveaux comme la petite fille aux allumettes, au son des orgues de barbarie qui envahissent la ville, seuls prétextes de mendicité autorisés par la police.

Eric a renoncé à la respectabilité de sa classe et embrasse volontairement la cause de ceux que les siens méprisent. Sa vie d'écrivain commence par un plongeon personnel dans les abîmes de la misère. Comme Catherine de Sienne s'interdisant de manger avant d'avoir pleuré de faim, il veut prouver que rien n'est en-dessous de lui. George Orwell vient de naître.

George

Quoi de plus paradoxal en revanche que l'emprunt du royal prénom de George pour la

composition de son nom de plume, toutefois atténué par le son bucolique de la rivière Orwell qui coule dans la campagne du Suffolk. Car George Orwell a déclaré la guerre à l'Empire que Churchill a juré de défendre à toutes extrémités. Le Duc de Wellington, évoquant sa victoire à Waterloo, avait déclaré que les batailles se préparaient et se gagnaient sur les terrains de sport d'Eton. George Orwell prépare une lutte d'une nature différente.

George devient le Dickens de la grande dépression. La crise américaine a envahi le monde. La Grande-Bretagne, déjà affaiblie par la structure vieillissante de son parc industriel, sombre tout à fait. Les ouvriers de l'immense chantier naval de Jarrow organisent une marche de la faim vers Londres. Jamais le pays n'a été aussi divisé. Et l'Extrême-Droite se répand partout en Europe. George part alors pour l'Espagne où la guerre civile fait rage ("Témoin oculaire à Barcelone" p.51, "Césarienne en Espagne" p.77). Outre une blessure par balle, il en rapportera une grande désillusion. Il accuse les Staliniens et le Parti Communiste d'être responsables d'une vague de terreur : *"Les Russes ont distribué au compte-goutte une petite quantité d'armes et ont arraché en retour un maximum de contrôle politique". "Et les journaux anglais ont raconté des mensonges tellement énormes sur toute cette histoire, les journaux de gauche (...) presque pires que ceux de droite (...). Nous allons nous retrouver à nous battre une fois de plus pour une guerre impérialiste (contre l'Allemagne) qui sera déguisée en guerre contre le fascisme, et des millions de personnes mourront encore avant que les gens comprennent que le fascisme et la soi-disant démocratie c'est blanc bonnet et bonnet blanc"*.

Un jour, George observe un enfant battant un cheval. Il se désespère de constater que l'animal se laisse faire, ne semblant pas prendre conscience de sa puissance musculaire. George milite pour qu'un jour le peuple britannique se réveille et lutte enfin au moyen de ses prop-

res forces, débarrassé du sentimentalisme de la droite charitable et des prêches pompeux de la gauche officielle.

Orwell et le patriotisme révolutionnaire

Pour Winston Churchill, l'humiliation de la conférence de Munich et la lâcheté de la Grande-Bretagne devant Hitler est une tache indélébile dans l'histoire de la démocratie. Il prédit que la Grande-Bretagne, qui ne se considérait pas européenne jusque-là, devra bientôt partager le destin du continent. Elle ne pourra s'échapper en voguant au loin des côtes de France. En 1939, l'invasion de la Pologne par l'Allemagne lui donne malheureusement raison. Et la déroute des troupes anglaises à Dunkerque redonne à la nécessité de l'action toute son évidence. Portée par Winston Churchill, l'Angleterre promet comme lui de donner son sang, ses larmes, son labeur et sa sueur.

Comme l'immense majorité du peuple anglais, Orwell rejoint donc Churchill. Bien que physiquement diminué par la tuberculose, il s'engage dans le "Home Guard" ("Trois années de Home Guard : symbole de la stabilité" p. 156). Il participe également activement à la propagande contre le nazisme sur les ondes de la BBC. Car les deux frères ennemis ont compris que les dissensions internes ne sont rien face à ce qui les distingue de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. désormais liées par le Pacte germano-soviétique : la lutte pour la Liberté ("Cher Docteur Goebbels, vos amis britanniques se nourrissent bien !" p.152).

Pour autant, leur conception de cette notion si vague diffère en profondeur. Winston se bat pour la protection de la démocratie, mais aussi pour l'idée qu'il se fait de son pays, des petits villages médiévaux, des grands domaines et des châteaux centenaires. De son côté, George admire les héros ordinaires du service volontaire, et les infirmières épuisées qui exécutent

sans faillir des tâches rebutantes pour soulager les civils bombardés et les soldats.

Les deux Winston

La guerre est gagnée grâce à ces efforts conjugués, mais surtout grâce à l'intervention des nouvelles superpuissances américaine et soviétique qui avancent comme de nouveaux rouleaux compresseurs. *"Au moment où j'écris ceci, deux bombes ont été lancées. La première d'entre elles a complètement effacé de la carte plus de dix kilomètres carrés d'une ville japonaise"* ("L'état du monde", 1945 p.277).

Si le "Labor Party" triomphe à la Chambre des Communes et promet une nouvelle Jérusalem à la population qui donne un blanc-seing pour les réformes sociales tant attendues, George Orwell est inquiet, car il regarde au-delà de l'Océan Atlantique et du Caucase : *"Il n'y a pas beaucoup de raisons d'être optimiste dans le monde d'aujourd'hui"*. Le prix à payer pour la défense contre le fascisme est l'allégeance à l'immense force capitaliste des Etats-Unis d'une part, et les concessions faites à Staline en Europe de l'Est. *"Au moment où j'écris ceci, les dirigeants des Trois Grands sont toujours en conférence à Postdam et on ne nous a toujours rien dit des décisions qu'ils ont pu prendre"*.

Il se fait visionnaire de notre monde contemporain ("L'almanach du vieux George par Orwell l'extralucide" p.307). Ses prévisions, bien qu'humoristiquement présentées comme des prédictions de charlatan, se révéleront en effet étonnamment justes au sujet des deux géants : *"Les Etats-Unis – Croissance (...) de l'isolationnisme et du sentiment impérial (...) L'U.R.S.S. – Mobilisation ininterrompue et production d'armes à une immense échelle, laquelle entraînera des privations pour l'ensemble de la population"*. Une troisième prédiction semble toujours être d'actualité : *"Après de nombreux délais, la conférence sur la construc-*

tion des l'Organisation des Nations-Unies commencera à contrecoeur, sans que personne ne croie que l'O.N.U. puisse mener à quoi que ce soit".

Les "Ecrits politiques" s'achèvent sur un texte intitulé "Deux déclarations sur 1984", faisant référence à son fameux roman d'anticipation politique qui paraît en 1949. Il y décrit l'esprit totalitaire d'un super-état imaginaire incarné par "Big Brother". Il donne l'alerte sur ce que les superpuissances pourraient devenir. Le héros de cette histoire s'appelle Winston Smith. Un autre Winston... qui tente de lutter contre l'interdiction générale de s'exprimer, dans un monde sans art ni littérature, qui se résume à une immense propagande de non-sens, perpétuellement balancée à la figure de l'Homme aliéné comme un coup de botte en pleine figure : *"2 + 2 = 5"*. Le dernier refuge de Winston, c'est marcher dans la campagne et fredonner la berceuse de sa nourrice ; c'est ne pas oublier.

George Orwell nous donne à lire un témoignage précieux sur les cassures majeures des années trente à cinquante. Nous sommes sans doute sur le point d'en vivre d'autres dans les mois qui viennent. Alors nous aussi, comme Eric, comme George et Winston, souvenons-nous, pour résister aux vents de l'Histoire. Lisons les "Ecrits politiques" pour ne pas oublier que deux plus deux font quatre.

Alexandre BOURET.

*" ECRITS POLITIQUES : 1928-1949",
de George Orwell.*

*Partiellement traduits de l'anglais
par Bernard Hoepffner.*

*Textes réunis et présentés par Jean-Jacques
ROSAT, Editions AGONE*

Collection Banc d'essais

358 p. - 25 €